

Luis Izcovich

## Être père : entre semblant et réel \*

Le discours de la science et le discours capitaliste ont changé les structures de la famille. Alors que pendant des siècles nous avons cru que la nature c'était le réel, les bouleversements de la science ont démontré que l'impossible pouvait être repoussé. La science a changé ce qui paraissait immuable, la nature des choses. Celle-ci s'est avérée être plutôt un dire religieux, qui pourrait se résumer en un postulat : la nature est un réel qui dépend de la volonté divine. L'ordre immuable s'est transformé en désordre par rapport à la nature en ce qui concerne la reproduction et les identités sexuelles. De là le cri des associations qui prônent le retour à la norme dite naturelle.

La famille n'est pas absente de ce débat. Elle a toujours tenté de s'accommoder au modèle naturel. La psychanalyse, tout au moins une certaine orientation, lui a apporté un supplément d'âme. Cette orientation repose sur l'idée que l'Œdipe suit les lois de la nature. On a retenu ainsi sur la différence sexuelle, devenir garçon ou fille, qu'elle relève d'une identification. D'ailleurs, on dit parfois « as-tu fait ton Œdipe ? », en croyant y trouver ce qui serait l'achèvement de l'être humain. Certains ont même cru saisir que la place donnée par Lacan au Nom-du-Père allait dans cette direction. Pourtant, la métaphore paternelle introduit déjà un écart : nous pouvons disposer du signifiant Nom-du-Père sans que cela vienne du père biologique.

Partons donc du fait que la science a touché le réel de la nature, et de façon irréversible. Le nouveau monde n'est pas celui de Freud ni celui de Lacan. La psychanalyse va-t-elle se placer en sonnant l'alarme d'une dérive du monde, qui de toutes façons ne sera plus comme le monde d'avant ? Va-t-elle clamer que les enfants programmés de la main de la science sont issus d'un désir douteux ? Ne s'agit-il pas plutôt de renouveler notre *doxa* pour nous situer suivant les conjonctures de notre époque ? Il est désormais possible de décider d'avoir un enfant tout seul. Comme psychanalystes, nous sommes sollicités pour prendre position, surtout pour des femmes. Pour les hommes, cela se pose, pour le moment, en termes d'adoption. La

question cruciale à laquelle on doit répondre est celle-ci : est-ce si vrai qu'un enfant a besoin d'un père et d'une mère ?

La question que nous avons décidé d'aborder pour ces journées porte essentiellement sur le choix d'avoir un enfant mais également sur la position de la psychanalyse à l'égard de la science. La question donc, au-delà de celle du désir d'enfant, de l'enfant programmé ou pas, porte sur ce qui fait qu'un être vivant devient un enfant et sur les conditions de ce passage.

Lacan l'a démontré par l'opération qu'il a qualifiée de causation, qui pose qu'il ne suffit ni d'image spéculaire, ni d'entrée dans le langage pour devenir sujet. Ce qui fait l'essence d'un sujet, c'est la séparation. Elle fait trou dans le langage et c'est ce qui fonde l'humain. C'est la raison qui justifie la position de la psychanalyse envers la science. Loin d'objecter ses avancées, elle les accompagne en montrant pourtant un écart nécessaire. C'est déjà indiqué quand Lacan, à propos des pratiques d'insémination artificielle, prend nettement parti avec son affirmation selon laquelle la « psychanalyse [...] réintroduit dans la considération scientifique le Nom-du-Père <sup>1</sup> ». S'il dit qu'elle le réintroduit, c'est parce que le Nom-du-Père a déjà été introduit une première fois. La référence à celui qui l'a introduit est notamment saint Augustin. En effet, depuis toujours, la religion s'est mise au service de la nature en posant les limites à la science. L'enjeu du débat est celui-ci : faire un enfant implique non seulement le comment mais aussi un au-delà de la production d'un nouvel organisme. La psychanalyse est ici convoquée. Notre contexte, marqué par les avancées en PMA (procréation médicalement assistée), concerne aussi les GPA (gestations pour autrui), et il a aussi une incidence sur les politiques d'adoption d'enfants, où se mêlent, aux avancées scientifiques, les revendications de ceux qui veulent un enfant en étant seuls ou en couple avec quelqu'un du même sexe.

Autrement dit, le moment historique est inédit. Ce n'est pas uniquement la psychanalyse face à la science et la religion, c'est la psychanalyse face à de nouvelles demandes. Le débat de société est suffisamment crucial pour qu'une loi de bioéthique soit à l'étude et les nouvelles demandes adressées à l'analyse justifient un *aggiornamento* de notre position, qui me semble ne pas être homogène.

J'essaie de résumer sur quoi porte une partie de ces nouvelles demandes. Peut-on avoir un enfant sans père ? Résumons les positions des analystes. Certains vont dans le sens d'une critique voire d'un rejet de la science, d'autres et parfois les mêmes mettent en valeur l'Œdipe. Puis il y a la voie dans laquelle je m'inscris, qui n'objecte pas à la science, car cette voie pose que les rapports entre psychanalyse et science sont chiasmiques, soit

séparés mais avec des croisements. En d'autres termes, la psychanalyse introduit le désir, sans négliger les avancées de la science.

La science, à partir de la génétique, établit ce qui suffirait pour faire un père. Pour la biologie, le père est le géniteur. Le tout génétique va de pair avec une volonté infinie de création, ce qui se traduit dans le programme de l'amplification de l'humain proposé par le transhumanisme. Tout ADN est, dans la science, ce qui vient à la place du nom du père. L'ADN est à la place du père réel pour la science, sauf que le langage fait trou.

De là ma question pour aujourd'hui : peut-on aller jusqu'à se passer des pères à condition de s'en servir ?

Les lecteurs assidus de l'œuvre de Lacan auront immédiatement saisi un glissement. En effet, Lacan postule que, le Nom-du-Père, on peut s'en passer à condition de s'en servir. Cette proposition dévalue le caractère de garant du signifiant Nom-du-Père et ouvre à la possible pluralisation des noms qui peuvent avoir la même efficacité.

Mais concernant le père, peut-on véritablement s'en passer ? Il y a une *doxa* qui a prévalu dans la doctrine analytique. Elle affirme l'absence du père comme condition de la psychose.

Certes, Lacan est passé par là et il a dissocié l'accès au signifiant Nom-du-Père de la présence effective du père. D'ailleurs, si on est cohérent avec sa conception qui pose que tout discours n'est que du semblant, on devrait conclure que le signifiant du Nom-du-Père en est un, et donc que le père est un semblant.

Or, ce n'est pas la position du dernier Lacan. Un au-delà du semblant se dégage mais qui n'est pas le réel de la biologie. Alors qu'il avait critiqué la notion de carence paternelle à l'origine de la psychose, il revient là-dessus pour avancer que cette carence peut constituer une forclusion de fait.

De même, ses dernières élaborations portent sur la question de savoir quand un père est un père. Nous l'avons souvent développé, j'extrais juste ici ce que Lacan introduit comme la dimension essentielle du désir du père, soit le désir d'un homme qui est allé suffisamment loin dans la réalisation de son désir, ce qui sera repris plus tard par le père qui fait d'une femme la cause de son désir.

Donc, le désir du père n'est pas du semblant, et c'est ce désir qui est déterminant dans le respect qu'un enfant peut lui porter.

Les formulations qui portent sur le père et sa vertu, celle d'« épater » sa famille, ou sur celui qui pose un juste mi-dit, vont dans le sens de répondre à la question que Lacan formule sur la substance du père.

C'est là que nous devons reformuler notre question. Face à un tout génétique promu par la science, la psychanalyse doit-elle réintroduire la question du père au point de soutenir la proposition courante qui dit que pour un enfant il faut une mère et un père ?

Je reprends ce que j'ai avancé auparavant : l'essence de la causation du sujet est la séparation. Se séparer veut dire s'engendrer, car il y a lieu de distinguer l'enfant comme sujet de l'enfant biologique.

Par la séparation, le sujet fait le premier pas qui est celui de constituer l'énigme du désir de l'Autre, puis c'est par la séparation qu'il pourra y répondre. Il pourra assumer l'être de son sexe, soit sa différence, et accueillir la différence avec l'Autre sexe.

C'est pourquoi Lacan a mis au centre de sa conception la notion de coupure. Avant tout, la coupure est entre le sujet et les signifiants qui viennent de l'Autre. C'est par la coupure que se fait un enfant, car la condition de l'enfant est la rencontre avec les intervalles entre les signifiants de l'Autre. Entre les dits de la mère, l'enfant rencontre le désir de l'Autre, condition pour produire le sien propre. La coupure assure la production d'un désir.

Se pose dès lors la question : qu'est-ce qui fait qu'un sujet ne reste pas pétrifié par les signifiants qui viennent de l'Autre et qui au départ se constituent uniquement comme *lalangue* ?

Entre les dits de la mère, il y a le dire maternel, qui est déjà un écart par rapport à la science. Alors que celle-ci peut aller jusqu'à promouvoir un nouveau sujet, en l'écartant de toute transmission autre que celle de la génétique, il y a toujours eu les mères pour dire une parole sur le père. Ce sont déjà les mères qui objectent à ce qu'on réduise le père à la génétique. La parole d'une mère suffit-elle pour qu'il y ait du père ? Quand Lacan avance, en même temps qu'il introduit le signifiant du Nom-du-Père, que c'est la parole du père qui humanise le désir, c'est pour indiquer une dimension de plus que celle de l'accès à un désir pour un sujet qui est promu par la parole de la mère.

Il y a donc une efficace du père. Pour Freud, le père, celui qui fonctionne comme père, n'est ni le géniteur, ni celui à qui on attribue une qualité. C'est le père mort. C'est donc un père qu'on déduit : on déduit qu'il y a eu du père. C'est une efficace qui ne relève d'aucun calcul *a priori*. Lacan le dit dans des termes qui montrent une nécessité au-delà de la parole de la mère quand il avance que « ce qui est nommé Père, le Nom-du-Père, si c'est un nom qui a une efficace, c'est précisément parce que quelqu'un se lève pour répondre <sup>2</sup> », pas forcément le père charnel.

Pour répondre, il faut un désir. Et la formule indique qu'on peut se passer du père biologique mais pas du père. Lacan évoque aussi un modèle par la négative, soit celui d'un père qui n'est pas un père. C'est le cas d'un père qui ne transmet à son enfant aucun savoir-faire avec le monde.

Cela apparaît de façon tranchante dans le séminaire *Le Sinthome* quand Lacan pose que le père est un sinthome<sup>3</sup>. Cela renvoie, du côté du père, à celui qui, et pour qui, il y a le symptôme père ; du côté de l'enfant, à ce qu'est le sinthome, soit ce qui fait fonction du père. On peut reprendre ici la question ainsi : faut-il un père pour faire un sinthome ? Ce que démontre ce séminaire, c'est que se faire un nom est ce qui fait fonction de père, de compensation à la carence, par un usage du sinthome jusqu'à viser une œuvre d'art. Pour indiquer le rapport de Joyce à son père, Lacan formule qu'il était enraciné tout en le reniant, ce qui démontre une tout autre chose que l'ambivalence fondamentale qu'un sujet peut éprouver envers son père.

Or, qu'est-ce que cette fonction père ? Le sinthome lie, c'est-à-dire qu'il sert à articuler les signifiants, c'est le père qui unit, *unien* : c'est l'Un d'exception mais qui unit, ce qui introduit un niveau différent de celui d'unir le désir à la loi. Pour unir, il faut séparer les éléments. C'est ce que le cas Joyce démontre. Si à l'endroit de la parole quelque chose s'est imposé, faisant un symptôme pur, c'est par le sinthome que le sujet réussit à produire l'écart avec la parole imposée.

Prendre racine dans le père tout en se passant de lui, introduit une dimension inédite pour la psychanalyse, celle de l'usage logique du sinthome, qui ne nécessite pas forcément un père mais de se servir de *lalangue*. *Lalangue* est sans loi. La rencontre avec *lalangue*, c'est la rencontre avec un réel. La preuve est qu'on n'apprend pas *lalangue*, ce qu'on apprend c'est à s'en servir et à donner à l'occasion un coup de pouce. Et c'est là qu'intervient le père ou le sinthome.

Il faut remarquer que, si Lacan a mis l'accent dans la dernière partie de son enseignement sur ce qu'il appelle les soins paternels, dans ce séminaire, l'accent est mis sur ce qui permet la mise en forme de la langue.

Pour conclure, s'orienter par le réel, c'est autre chose que s'orienter par la nature. Comme le dit Lacan, la nature est un pot-pourri de hors-nature. C'est un pot-pourri, car il n'y a pas de loi. Les analystes qui se font les garants de la loi ne sont pas les garants de la psychanalyse, car l'éthique analytique n'est pas prédictive.

On peut donc dire qu'il est possible de se fabriquer un père. Faire ce qui fait fonction de père, c'est là la fonction sinthome. C'est la possibilité d'introduire une différence qui introduit une altérité dans *lalangue*, ces éléments indifférenciés qui sont des bribes de la langue, effets du choc de la langue maternelle sur l'enfant. *Lalangue* s'impose, éclat dont le sujet devra faire usage.

Pour résumer, je dirais que Lacan sépare l'ensemble des femmes qui a engendré *lalangue* et l'homme porteur de l'idée du signifiant, soit ce qui fait de *lalangue* un ordre, un réel orientable. Rien n'assure qu'un père puisse en être le garant, ni que son absence exclue la possibilité de pallier cela.

*Mots-clés : père, semblant, réel.*

---

\*[↑](#) Présenté aux Journées nationales de l'EPFCL-France, « Faire des enfants, ou pas », les 5 et 6 décembre 2020, par visioconférence.

1. [↑](#) J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 874-875.
2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 172.
3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 19.